

---

## Les objets implicites indéfinis : des entités de nature lexicale, syntaxique ou pragmatique ?

Anouch Bourmayer

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rsp/1070>  
DOI : 10.4000/rsp.1070  
ISSN : 2610-4377

### Éditeur

Presses universitaires d'Orléans

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015  
Pagination : 7-24  
ISSN : 1285-4093

### Référence électronique

Anouch Bourmayer, « Les objets implicites indéfinis : des entités de nature lexicale, syntaxique ou pragmatique ? », *Revue de Sémanrique et Pragmatique* [En ligne], 37 | 2015, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 27 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rsp/1070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rsp.1070>

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 juin 2020.

Revue de Sémanrique et Pragmatique

---

# Les objets implicites indéfinis : des entités de nature lexicale, syntaxique ou pragmatique ?

Anouch Bourmayan

---

## I. Les objets implicites indéfinis (OIIs)

- 1 J'appelle *objets implicites indéfinis* – ou OIIs – les constituants de sens qui correspondent sur un plan sémantique à des arguments objet de valeur indéfinie, et sont donc paraphrasables par des compléments d'objet directs indéfinis, mais qui, bien qu'étant présents dans l'interprétation de la phrase, sont implicites au sens où ils n'apparaissent pas dans la forme de surface de l'énoncé<sup>1</sup>. Ainsi, lorsque j'affirme (1), mon énoncé est strictement équivalent à (2) :

(1) Marie mange.

(2) Marie mange quelque chose.

- 2 Affirmer que Marie mange, c'est bien affirmer que Marie mange *quelque chose*. Et comprendre l'énoncé en (1), c'est comprendre qu'il signifie (2). En d'autres termes, (1) met en jeu un OII. Le constat apparaît évident, et est à la limite de la trivialité. Cependant, les OIIs ont suscité maints débats dans l'histoire de la linguistique. Sont-ils de véritables constituants syntaxiques dont la seule spécificité serait de n'être pas réalisés phonologiquement ? Sont-ils encodés dans l'entrée lexicale du verbe ? Sont-ils fournis pragmatiquement ? C'est bien la question de la véritable nature linguistique des OIIs que cet article se propose de résoudre.
- 3 Pour ce faire, rappelons tout d'abord les principales caractéristiques des OIIs et leur spécificité en tant que constituants implicites. Les OIIs peuvent apparaître avec un très grand nombre de verbes, tel que *manger*, mais également *boire*, *lire*, *fumer*, *cuisiner*, *peindre*, *chasser*... comme illustré en (2) :

(2)

a. Jean boit.

- b. Pierre a lu toute la matinée.
- c. Marie fume beaucoup.
- d. François adore cuisiner.
- e. Julie s'est enfermée dans son atelier pour peindre.
- f. Ce week-end, Elise va chasser pour la première fois.

- 4 En effet, dans chacune de ces phrases, un complément d'objet direct de valeur indéfinie pourrait être ajouté sans que la signification de l'énoncé en soit modifiée. Cependant, il faut noter que ces phrases sont compatibles avec différents types d'OII. Considérons par exemple la phrase (2a). Celle-ci peut être prononcée en réponse à la remarque « Mais que fait Jean ? Nous devons partir d'un instant à l'autre ». Dans ce cas, l'OII est paraphrasable par « quelque chose », comme c'était le cas en (1) : il est compris comme n'ayant pas de restriction sémantique spécifique, outre celle imposée par le verbe, c'est-à-dire en l'occurrence celle d'être buvable. Cependant, (2a) peut également être employé dans le sens de « Jean boit de l'alcool ». Cette fois, l'OII prend donc une valeur bien plus spécialisée, quoique toujours indéfinie, et ne recouvre plus que des entités présentant la propriété d'être de l'alcool. Or d'autres verbes peuvent également donner lieu à l'apparition d'OII avec une valeur spécialisée. Par exemple, *fumer*, quand il apparaît sans complément d'objet direct, est très souvent interprété dans le sens de « fumer des cigarettes », et il présente en outre un second sens spécialisé correspondant à « fumer de la drogue ». Ainsi, il convient de distinguer d'une part ce que j'appelle *les OII par défaut*, c'est-à-dire les OII qui ne reçoivent pas d'autre restriction sémantique que celles imposées par le verbe, et peuvent donc être paraphrasés par « quelque chose » ou « des choses », et ce que j'appelle *les OII spécialisés*, c'est-à-dire les OII qui ont une valeur sémantique bien plus spécifique que ce que le sémantisme du verbe seul leur impose, tels les OII correspondant à « des cigarettes » ou « de la drogue » pour le verbe *fumer*. Dans cet article, et ce essentiellement pour des raisons de place, je me concentrerai sur le cas des OII par défaut, laissant de côté les OII spécialisés. Ainsi, lorsque j'utiliserai l'expression d'OII, sans préciser plus avant de quel type d'OII il s'agit, ce sera pour désigner les OII par défaut. Bien entendu, les OII apparaissent dans diverses langues, et non pas seulement en français. Cependant l'on ne peut postuler *a priori* que les OII présentent les mêmes caractéristiques dans toutes les langues. Ainsi, je me focaliserai ici spécifiquement sur les OII en français, en laissant ouverte la possibilité que mes conclusions puissent s'appliquer à d'autres langues que le français, mais sans non plus le présupposer. Quelles sont donc les caractéristiques spécifiques des OII en français ? Un premier trait qui les caractérise est celui de la typicalité. En effet, il a été noté par Martí (2012) que les OII sont naturellement interprétés comme des entités qui sont des cibles typiques pour l'activité exprimée par le verbe, de sorte que le complexe verbe-OII dénote lui-même une activité conventionnelle. Ainsi, selon Martí, on peut utiliser sans difficulté la phrase (3a) pour communiquer l'idée que Jean est en train de manger son lit, mais non la phrase (3b), car un lit n'est pas un élément que l'on mange typiquement et l'OII de *manger* ne peut donc correspondre au lit de Jean :

- (3)
- a. Jean est en train de manger son lit.
  - b. Jean est en train de manger.

- 5 De même, d'après Martí, prononcer la phrase en (4), qui met en jeu le verbe *lire* avec un OII, c'est affirmer que Jean est en train de lire quelque chose qui est typiquement lu, tel qu'un roman ou un journal, et cela exclut que Jean soit en train de lire le dictionnaire :

(4) Jean est en train de lire.

- 6 Ce trait de typicalité ne doit cependant pas être confondu avec le fait d'être un OII spécialisé. De fait, les exemples en (3a) et (4) mettent bien en jeu des OIIs par défaut et non des OIIs spécialisés. Ainsi, pour reprendre l'exemple du verbe *boire*, celui-ci peut parfois être interprété dans le sens de « boire de l'alcool », sens qui met alors en jeu un OII spécialisé, mais il est le plus souvent interprété dans le sens non spécialisé de « boire quelque chose », c'est-à-dire avec un OII par défaut. Or la contrainte de typicalité s'applique précisément à l'OII par défaut et explique par exemple que celui-ci ne soit pas adéquat lorsqu'il s'agit de décrire l'activité de boire de l'encre, puisque l'encre n'est pas un liquide typiquement bu. La typicalité est donc un trait qui s'applique aux OIIs par défaut, et une analyse satisfaisante de ces constituants sémantiques doit pouvoir en rendre compte. Une seconde spécificité des OIIs notée par Fodor et Fodor (1980), qui les distingue en outre clairement de leur équivalent explicite, est leur comportement par rapport aux opérateurs de phrase, par exemple la négation ou les verbes de modalité. Une phrase comme (5), comportant le complément d'objet direct explicite *quelque chose*, présente au moins deux interprétations possibles :

(5) Marie ne veut pas manger quelque chose.

- 7 Soit (5) signifie qu'il est faux que Marie veut manger une chose ou une autre, ou en d'autres termes que Marie ne veut rien manger : on dit alors que *quelque chose* se trouve dans la portée de la négation et du verbe de modalité. Soit (5) signifie qu'il y a quelque chose de spécifique que Marie ne veut pas manger : *quelque chose* prend alors portée large sur la négation et sur le verbe de modalité. Notons qu'il s'agit bien là de deux interprétations distinctes, car dans une même situation l'une peut être vraie et l'autre fausse. Ainsi, dans un scénario où Marie veut bien manger quoi que ce soit sauf des brocolis, la première interprétation, avec portée étroite de la négation, est fausse, puisque Marie veut bien manger certains aliments, mais la seconde interprétation est vraie, puisque Marie ne veut pas manger de brocolis. Or si l'on considère maintenant (6), qui diffère simplement de (5) en ce que le complément d'objet direct explicite *quelque chose* a été remplacé par un OII, on voit que seule une des deux interprétations demeure possible :

(6) Marie ne veut pas manger.

- 8 (6) signifie que Marie ne veut rien manger, et la phrase ne peut être utilisée pour exprimer l'idée qu'il y a quelque chose de spécifique que Marie ne veut pas manger. En d'autres termes, l'OII peut seulement être interprété comme prenant portée étroite par rapport à la négation et au verbe de modalité : l'interprétation avec portée large de l'OII n'est pas disponible. Il s'agit là d'une différence notable entre les OIIs et leurs homologues explicites, et à nouveau, celle-ci doit pouvoir être expliquée par une analyse satisfaisante des OIIs. Enfin, les OIIs se caractérisent par le fait qu'un verbe avec un OII peut servir d'antécédent à un verbe élidé recevant un complément d'objet direct exprimé. Le fait a été noté au moins à deux reprises. Tout d'abord, Noailly (1998) a montré que les OIIs peuvent apparaître dans des hyperbates telles que (7a)-(7e) :

(7)

- a. Antoine lit, (et) même de la linguistique.
- b. Antoine lit, au moins de la linguistique.
- c. Antoine lit, mais seulement de la linguistique.
- d. Antoine lit, mais pas de linguistique.
- e. Antoine lit, mais rarement de la linguistique.

- 9 Or dans chacune de ces phrases, le verbe *lire*, apparaissant sans objet direct explicite et mettant en jeu un OII, sert d'antécédent linguistique à un verbe lui-même élidé mais recevant un complément d'objet direct explicite. Ainsi, en (7a), *lit* sert d'antécédent à un verbe élidé recevant le complément d'objet direct *même de la linguistique*. Gillon (2012) se focalise quant à lui sur la structure dite du « sluicing », qui consiste en l'ellipse du verbe dans une structure interrogative. Ainsi, dans une phrase comme (8), la proposition interrogative présente dans la seconde partie de la phrase se compose d'un verbe élidé et du pronom interrogatif *quoi* :

(8) Bill a lu, mais Carole ne sait pas quoi.

- 10 Or ce verbe élidé recevant un complément d'objet direct explicite prend précisément comme antécédent le verbe *a lu*, qui lui-même met en jeu un OII. Les hyperbates en (7) et le sluicing en (8) sont donc deux illustrations de la capacité des verbes à OIIs à servir d'antécédent à un verbe élidé prenant un complément d'objet direct exprimé. Or ceci n'est pas anodin, si l'on considère le fait que l'ellipse implique un recopiage à la fois sémantique et syntaxique du matériel linguistique<sup>2</sup>. En effet, il a été montré que les contraintes de l'ellipse ne sont pas simplement phonologiques<sup>3</sup>, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas que la seconde expression soit une reduplication phonologique de l'antécédent pour pouvoir l'élider : pour qu'un constituant linguistique puisse être élidé, il faut surtout qu'il présente la même sémantique et la même syntaxe que son antécédent. Ainsi, la première phrase apparaissant en (9) est ambiguë entre deux interprétations :

(9) Jean a vu un avocat. Pierre aussi.

- 11 Elle peut signifier soit que Jean a vu un certain légume, à savoir un avocat, soit que Jean a vu un homme exerçant une certaine profession, celle d'avocat. Or si l'on observe maintenant la seconde phrase de (9), qui contient une version élidée du groupe verbal antécédent *a vu un avocat*, il apparaît que l'interprétation de ce constituant élidé suit nécessairement l'interprétation de l'antécédent. Ainsi, (9) peut signifier que Jean a vu un certain légume, et que Pierre a vu le même type de légume, ou bien que Jean a vu un homme exerçant la profession d'avocat, et que Pierre a vu également un homme exerçant cette profession ; mais en aucun cas (9) ne peut signifier que Jean a vu un certain légume, et que Pierre a vu un homme exerçant la profession d'avocat, ou bien que Jean a vu un homme qui exerce le métier d'avocat et Pierre un légume appartenant à l'espèce avocat. En d'autres termes, l'ellipse implique bien un recopiage sémantique : le constituant élidé doit avoir la même signification que son antécédent. La même contrainte s'applique également sur un plan syntaxique. Si l'on considère par exemple la première phrase de (10), celle-ci est ambiguë entre deux constructions :

(10) Jean a vu un homme avec des jumelles. Pierre aussi.

- 12 Selon une première interprétation, la phrase signifie que Jean a vu un homme, et qu'il a pour cela utilisé des jumelles ; en d'autres termes, le groupe prépositionnel *avec des jumelles* porte sur le verbe *voir*. Mais selon une seconde interprétation possible, la phrase signifie que Jean a vu un homme qui portait des jumelles ; le groupe prépositionnel *avec des jumelles* porte alors sur le groupe nominal *un homme* et non plus sur le verbe. Or le groupe verbal ambigu *a vu un homme avec des jumelles* sert précisément d'antécédent à un constituant élidé dans la phrase suivante. Et à nouveau, le constituant élidé ne peut être interprété que de la même manière que son antécédent. L'ellipse implique donc un recopiage à la fois sémantique et syntaxique du matériel linguistique antécédent. Si l'on revient à présent à notre phrase en (8), dans

laquelle un verbe prenant un OII sert d'antécédent à un verbe élide prenant pour complément d'objet direct explicite le pronom interrogatif *quoi*,

(8) Bill a lu, mais Carole ne sait pas quoi.

- 13 il faut donc en conclure que les deux occurrences du verbe sont sémantiquement et syntaxiquement identiques. Or les verbes sont traditionnellement décrits comme présentant une valence spécifique, déterminée lexicalement (voir notamment Tesnière 1965). Ainsi, *dormir* serait un verbe intransitif – ou monovalent – qui ne requiert sémantiquement et syntaxiquement qu'un sujet pour que la proposition soit complète. A l'inverse, *prendre* est traditionnellement décrit comme un verbe *transitif*, attendant non seulement un sujet mais également un complément d'objet direct pour que la phrase soit grammaticale. Mais si la valence est bien déterminée lexicalement, c'est donc qu'un verbe élide prenant un complément d'objet direct explicite présente la même valence qu'un verbe avec un OII. Dès lors, comment analyser les OIIs pour rendre compte de ces données ? Dans les sections deux et trois, j'envisage respectivement deux réponses possibles, à savoir d'une part une analyse syntaxique des OIIs, selon laquelle ces constituants sémantiques seraient en fait de véritables compléments d'objet directs, réalisés syntaxiquement mais simplement phonologiquement nuls; et d'autre part, une analyse lexicale des OIIs, selon laquelle les OIIs seraient encodés dans l'entrée lexicale du verbe. Cependant, je montre que ces analyses se heurtent chacune à des difficultés et apparaissent en définitive incapables de rendre compte de manière cohérente de l'ensemble des caractéristiques des OIIs. Dans la section quatre, je propose alors une analyse personnelle des OIIs, analyse de nature pragmatique, qui se révèle capable d'éviter les écueils des deux théories précédentes et de rendre compte de manière satisfaisante de l'ensemble des caractéristiques des OIIs.

## II. Les OIIs : des constituants réalisés syntaxiquement ?

- 14 Une première hypothèse, défendue notamment par Blanche-Benveniste (2007), Chomsky (1964) et Dowty (1989), est que les OIIs sont de véritables compléments d'objet directs, réalisés syntaxiquement, qui diffèrent simplement des compléments d'objet directs explicites en ce qu'ils ne sont pas réalisés phonologiquement. En d'autres termes, selon cette analyse, les phrases (1) et (2) examinées précédemment sont syntaxiquement parfaitement équivalentes :
- (1) Marie mange.  
(2) Marie mange quelque chose.
- 15 Tout comme (2), l'énoncé en (1) présente le complément d'objet direct *quelque chose* dans sa structure syntaxique profonde ; mais il diffère de (2) en ce que ce complément d'objet direct n'apparaît pas dans la forme de surface de la phrase. L'analyse syntaxique présente un atout évident, qui est de pouvoir rendre compte sans difficulté du comportement des OIIs dans les structures elliptiques. En effet, nous avons vu dans la section précédente que les verbes à OIIs présentent la particularité de pouvoir servir d'antécédent linguistique à un verbe élide prenant un complément d'objet direct explicite, comme en (7a) ou en (8) :
- 16 (7) a. Antoine lit, (et) même de la linguistique.  
17 (8) Bill a lu, mais Carole ne sait pas quoi.

- 18 Or si l'on suit l'hypothèse selon laquelle les OIIs sont réalisés syntaxiquement, les structures profondes respectives de (7a) et (8) correspondent à (11) et (12), deux phrases parfaitement acceptables :

(11) Antoine lit des choses, (et) même de la linguistique.

(12) Bill a lu quelque chose, mais Carole ne sait pas quoi.

- 19 En d'autres termes, l'analyse syntaxique prédit à juste titre que les énoncés en (7a) et (8) sont grammaticaux. En outre, nous avons vu que l'ellipse requiert une similarité à la fois sémantique et syntaxique entre l'antécédent et le constituant élidé. Or cette contrainte est parfaitement respectée si l'on analyse les OIIs comme des compléments d'objet directs phonologiquement nuls en (7a) et en (8). En effet, selon cette analyse, le verbe antécédent et le verbe élidé prennent tous deux un complément d'objet direct : la seule différence est que celui du verbe antécédent est phonologiquement non réalisé, tandis que celui-ci du verbe élidé est explicite. Or si l'on admet comme il est de coutume que la valence des verbes est une propriété déterminée lexicalement, cela signifie que les deux verbes sont lexicalement transitifs ou bivalents, au sens où ils requièrent tous deux un complément d'objet direct. La contrainte d'un recopiage strict du matériel linguistique dans l'ellipse est donc respectée. Cependant, l'analyse syntaxique des OIIs se révèle buter sur une autre difficulté. Nous avons vu en effet que les OIIs se caractérisent par une autre propriété, qui est celle de prendre toujours portée étroite par rapport aux opérateurs de phrases comme la négation ou les verbes de modalité, se distinguant en cela clairement de leurs homologues explicites. Ainsi, la seule interprétation possible d'une phrase comme (6) est celle où le locuteur indique que Marie ne veut rien manger, tandis que (5) peut signifier soit que Marie ne veut rien manger, soit qu'il y a quelque chose de spécifique qu'elle refuse de manger :

(5) Marie ne veut pas manger quelque chose.

(6) Marie ne veut pas manger.

- 20 Mais si les OIIs sont bien des compléments d'objet directs, c'est-à-dire s'ils sont réalisés syntaxiquement et ne diffèrent de leurs homologues explicites que par le fait qu'ils ne sont pas réalisés phonologiquement, pourquoi auraient-ils des propriétés de portée différentes d'eux ? En quoi le fait de n'être pas réalisé phonologiquement devrait affecter la capacité d'un constituant à prendre portée large par rapport aux opérateurs de phrase ? Ce fait demeure mystérieux, et il faut bien avouer que ces deux paramètres semblent tout à fait décorrélés l'un de l'autre. Plus vraisemblablement, si les OIIs et leurs équivalents sémantiques explicites n'ont pas les mêmes propriétés de portée, c'est qu'ils ne correspondent pas au même objet syntaxique. Ainsi, il semble nécessaire d'abandonner l'hypothèse d'une réalité syntaxique des OIIs pour se tourner vers d'autres analyses possibles de ces constituants, à commencer par l'analyse lexicale.

### III. Les OIIs : des constituants suppléés lexicalement ?

- 21 Selon l'approche lexicaliste des OIIs, notamment défendue par Bresnan (1978), Dowty (1982), Parsons (1995) et Tasmowski (1992), les OIIs ont une réalité non pas syntaxique mais lexicale : ils sont fournis par le verbe lui-même, c'est-à-dire encodés dans son entrée lexicale. Ainsi, la valeur lexicale d'un verbe comme *manger*, lorsqu'il met en jeu un OII, peut être paraphrasée par « manger quelque chose ». Le verbe fournit lexicalement non seulement l'activité en jeu mais également l'argument objet de cette activité, et il n'est donc plus nécessaire que celui-ci soit fourni syntaxiquement, par un



complément d'objet direct. En d'autres termes, l'analyse lexicaliste des OIIs postule une ambiguïté – ou plutôt une polysémie, puisque les deux significations en jeu sont vraisemblablement liées l'une à l'autre et n'ont pas la même réalisation phonologique de manière purement fortuite – des verbes comme *manger* ou *lire* qui prennent tantôt un complément d'objet direct, tantôt un OII. D'une part, ces verbes présentent une version sémantiquement et syntaxiquement transitive : dans ce cas, leur argument objet n'est pas déterminé lexicalement, et doit donc être fourni par un constituant syntaxique sous forme de complément d'objet direct. D'autre part, ces verbes présentent une version syntaxiquement intransitive, telle que leur argument objet est déjà fourni lexicalement et ne nécessite donc pas la présence supplémentaire d'un complément d'objet direct. Or contrairement à l'analyse syntaxique des OIIs, l'approche lexicale se révèle parfaitement en mesure de rendre compte des propriétés de portée des OIIs. Reprenons en effet notre exemple en (6) :

(6) Marie ne veut pas manger.

- 22 Selon l'analyse lexicale des OIIs, *manger* apparaît en (6) sous sa forme lexicalement intransitive : le verbe signifie alors « manger quelque chose » et ne requiert donc pas de complément d'objet direct puisque l'argument objet est déjà fourni lexicalement. Or il est trivial de dire que la négation portant sur le verbe en (6) porte nécessairement sur l'ensemble de la signification du verbe. Ainsi, (6) signifie littéralement qu'il est faux que Marie veut « manger quelque chose ». En d'autres termes, la négation prend nécessairement portée large sur l'OII, puisque celui-ci n'est autre qu'un constituant de la signification de *manger*. De même, le verbe de modalité *vouloir* prend dans sa portée le verbe *manger*, c'est-à-dire nécessairement l'ensemble de la signification du verbe, y compris l'OII. Ainsi, (6) signifie que Marie refuse de « manger quelque chose ». Et la signification alternative, selon laquelle il y a quelque chose de spécifique que Marie ne veut pas manger, n'est pas disponible, puisqu'on ne voit pas comment l'OII pourrait en quelque sorte s'autonomiser par rapport à la signification lexicale globale du verbe et venir prendre portée sur la négation ou sur le verbe de modalité. L'analyse lexicale des OIIs offre donc une explication naturelle et évidente des propriétés de portée des OIIs. Cependant, c'est cette fois sur le comportement des OIIs dans les structures elliptiques qu'elle achoppe. En effet, nous avons vu que les verbes prenant un OII peuvent servir d'antécédent à un verbe élidé prenant un complément d'objet direct exprimé, comme en (7a) ou en (8) :

(7) a. Antoine lit, (et) même de la linguistique.

(8) Bill a lu, mais Carole ne sait pas quoi.

- 23 Examinons donc plus précisément comment ces structures elliptiques doivent être analysées selon l'approche lexicale des OIIs esquissée plus haut. Dans chacune de ces phrases, le verbe élidé prend un complément d'objet direct exprimé, à savoir *même de la linguistique* en (7a) et le pronom interrogatif *quoi* en (8) : selon l'analyse lexicale, c'est donc une version syntaxiquement transitive du verbe qui est élidée. Mais si l'on considère à présent le verbe antécédent, figurant dans la première partie de la phrase, celui-ci apparaît sans complément d'objet direct exprimé et est interprété avec un OII : cette fois, c'est donc la version syntaxiquement intransitive du verbe qui est en jeu, celle où l'argument objet est fourni lexicalement et où le verbe ne nécessite pas de complément d'objet direct sur un plan syntaxique. Cependant, nous avons vu dans la première section de ce travail que l'ellipse requiert précisément un recopiage sémantique et syntaxique fin du matériel antécédent. Or cette contrainte n'est pas respectée ici, puisque le verbe antécédent est décrit comme syntaxiquement intransitif



et le verbe élide comme un verbe syntaxiquement transitif. Pour le dire autrement, selon cette analyse, le contenu sémantique complet du verbe antécédent, tel que défini lexicalement, est « lit quelque chose » en (7a) et « a lu quelque chose » en (8) ; or l'ellipse impliquant un recopiage sémantique du matériel antécédent, cette analyse prédit donc que le contenu du verbe élide est identique à celui du verbe antécédent, ou en d'autre terme que le contenu de (7a), une fois explicité, correspond à (13), et celui de (8) à (14) :

(13) Antoine [lit quelque chose], et il [lit quelque chose] même de la linguistique.

(14) Bill [a lu quelque chose], mais Carole ne sait pas ce que [Bill a lu quelque chose].

- 24 Or ces deux phrases sont de toutes évidence agrammaticales, puisque la seconde occurrence du verbe *lire*, correspondant à une explicitation du verbe élide, reçoit deux arguments objet, à savoir d'une part celui fourni par le recopiage du contenu lexical du verbe antécédent, et d'autre part celui fourni par le complément d'objet direct explicite *même de la linguistique* en (7a) et *quoi* en (8). En d'autres termes, si l'analyse lexicale rend compte adéquatement des propriétés de portée des OII, elle fait de mauvaises prédictions sur le comportement des OII dans des structures elliptiques comme (7a) et (8). Cependant, Gillon (2012), un autre défenseur de l'analyse lexicale des OII, a tenté de proposer une implémentation différente de cette approche, préservant l'idée que les OII sont fournis par l'entrée lexicale du verbe, mais apparaissant cette fois capable de rendre compte du comportement des OII dans les structures elliptiques aussi bien que de leurs propriétés de portée. Selon Gillon, les verbes comme *manger* ou *lire*, acceptant à la fois des compléments d'objet direct et des OII, ne sont pas polysémiques entre une version syntaxiquement intransitive et une version syntaxiquement transitive, comme l'affirmait l'implémentation précédente de l'analyse lexicale des OII. Ces verbes présentent une unique entrée lexicale, qui peut être schématisée de la façon suivante :

(15) V: <{GN, ind}>

- 25 Cette entrée lexicale indique tout d'abord que ces items lexicaux sont des verbes, grâce au symbole V. Puis la partie entre crochets indique les compléments que le verbe exige, ou en d'autres termes sa valence. Gillon ne mentionne pas le sujet dans cette liste de compléments. Celle-ci contient ici un unique complément, correspondant au complément d'objet, présenté entre accolades et caractérisé par les symboles GN et ind. GN indique que ce complément correspond à un groupe nominal lorsqu'il est réalisé syntaxiquement ; cependant, ind indique que la réalisation syntaxique de ce complément n'est pas obligatoire, et que lorsque celui-ci n'est pas réalisé syntaxiquement, il doit alors être interprété de manière indéfinie. Gillon bouscule donc dans une certaine mesure la notion traditionnelle de valence, puisqu'au moins sur un plan syntaxique, un verbe dans une acception donnée n'a plus nécessairement une valence fixe, mais peut être tantôt intransitif, tantôt transitif, sans que l'on change d'entrée lexicale. Cette nouvelle description des verbes comme *manger* ou *lire* apparaît *a priori* convaincante. En effet, elle restitue tout d'abord correctement le fait que ces verbes peuvent soit admettre un complément d'objet direct, soit apparaître sans complément d'objet direct explicite, et que dans ce second cas, ils sont alors interprétés avec un argument objet de valeur indéfinie, ou en d'autres termes avec un OII. En outre, il s'agit bien d'une analyse *lexicale* des OII, puisque ceux-ci sont décrits comme des entités déterminées par l'entrée lexicale du verbe et n'ayant pas de réalité syntaxique. Tout comme l'implémentation précédente de l'approche lexicale des OII, cette analyse peut donc rendre compte sans difficulté du fait que les OII prennent toujours portée étroite par rapport aux opérateurs de phrase comme la négation ou les verbes de

modalité. En effet, dans la mesure où un OII fait partie de la signification lexicale du verbe, un opérateur prenant portée sur le verbe prendra nécessairement portée sur l'ensemble des constituants de sa signification et donc sur l'OII. Mais Gillon affirme également que cette nouvelle implémentation de l'analyse lexicale diffère de la précédente en ce qu'elle est capable de rendre compte du fait qu'un verbe avec un OII puisse servir d'antécédent à un verbe élidé prenant un complément d'objet direct explicite. En effet, selon Gillon, dans des phrases comme (7a) et (8), rappelées ci-dessous,

(7) a. Antoine lit, (et) même de la linguistique.

(8) Bill a lu, mais Carole ne sait pas quoi.

- 26 le verbe *lire* apparaît tout d'abord sans complément d'objet direct, et dans ce cas, comme indiqué dans son entrée lexicale schématisée en (15), il est interprété avec un OII ; puis il est recopié sous une forme élidée, et prend alors un complément d'objet direct. Mais dans la mesure où le verbe ne présente qu'une seule et même entrée lexicale, c'est bien le même verbe qui est recopié, conformément à la contrainte de recopiage imposée par l'ellipse. L'analyse de Gillon apparaît donc de prime abord capable de rendre compte de manière satisfaisante des données en (7a) et en (8). Cependant, si l'on examine celle-ci de manière plus attentive, cette analyse se révèle problématique, et finalement peu plausible. En effet, ce que Gillon prétend ici, c'est que le verbe *lire* apparaît tout d'abord sans complément d'objet direct, qu'il est alors interprété avec un OII, conformément à son entrée lexicale, puis qu'il est ensuite recopié sous une forme élidée, mais cette fois sans son OII, ce qui lui permet ainsi de prendre un complément d'objet direct. Or pourquoi le verbe antécédent serait-il au juste recopié sans son OII ? Pourquoi serait-il recopié tel qu'il apparaît avant son interprétation avec OII, et non une fois qu'il a reçu sa signification complète telle que déterminée lexicalement ? De fait, l'ellipse consiste bien en un recopiage sémantique et syntaxique strict du matériel antécédent. Dès lors, l'hypothèse de Gillon me semble en complète contradiction avec ce que l'on sait du phénomène de l'ellipse. Si son analyse des verbes à OII en (15) est exacte, le matériel sémantique recopié dans l'ellipse en (7a) et (8) doit être le verbe avec son OII, c'est-à-dire avec sa signification lexicale globale. Et si tel est le cas, cette implémentation retombe alors dans les mêmes difficultés que l'implémentation précédente, puisque le verbe élidé est censé recevoir non seulement l'argument objet fourni lexicalement par le verbe antécédent mais également l'argument objet fourni syntaxiquement par le complément d'objet direct, d'où la prédiction que des phrases comme (7a) et (8) devraient être agrammaticales, alors que celles-ci s'avèrent en fait tout à fait acceptables. Que l'on adopte l'implémentation de Bresnan (1982) ou de Gillon (2012), l'analyse lexicale des OII apparaît donc insatisfaisante puisqu'incapable de rendre compte de l'ensemble des propriétés des OII. Mais si les OII ne sont fournis ni lexicalement ni syntaxiquement, de quelle nature sont ces entités ? Dans la section suivante, je propose une analyse pragmatique des OII, fondée sur un réexamen de la notion traditionnelle de valence, et je montre que cette analyse prédit correctement non seulement les propriétés de portée des OII et leur comportement dans les structures elliptiques, mais également leur trait de typicalité.

## IV. Les OIIs : des constituants de nature pragmatique

- 27 Selon l'analyse pragmatique que je défends, les OIIs ne sont ni encodés dans l'entrée lexicale du verbe, ni réalisés syntaxiquement : ils sont inférés sur la base de notre compréhension du concept exprimé par le verbe<sup>4</sup>. Ainsi, un verbe comme *manger* décrit littéralement la simple activité de manger, mais notre compréhension du concept MANGER nous permet de restituer le fait que l'acte de manger implique nécessairement de manger *quelque chose*, et nous permet ainsi d'inférer un argument objet équivalent à *quelque chose*, ou en d'autres termes un OII, pour le verbe *manger* en (1) :

(1) Marie mange.

- 28 Cet OII n'est pas encodé strictement parlant dans l'entrée lexicale du verbe, et il ne correspond pas non plus à un constituant réalisé syntaxiquement : il est de nature purement pragmatique. Cette analyse pragmatique des OIIs semble de prime abord aller de pair avec l'hypothèse que les verbes comme *manger* ou *lire* admettant à la fois des compléments d'objet directs explicites et des OIIs sont lexicalement polysémiques entre une version transitive et une version intransitive. En effet, si les OIIs sont inférés pragmatiquement, c'est donc qu'ils apparaissent avec des verbes qui ne requièrent pas de complément d'objet direct, c'est-à-dire des verbes qui sont syntaxiquement intransitifs. Mais dans la mesure où d'autres occurrences de ces mêmes verbes apparaissent justement avec des compléments d'objet directs, c'est donc qu'il existe une autre forme de ces verbes présentant cette fois une valence transitive. Ce n'est cependant pas l'approche que j'adopte ici. En effet, je défends au contraire l'idée que les verbes admettant à la fois des compléments d'objet directs et des OIIs présentent une unique valeur lexicale. Cette hypothèse s'appuie sur une conception non traditionnelle de la notion de valence, selon laquelle la valence n'est pas une propriété encodée lexicalement, ou en d'autres termes n'est pas une propriété des types de verbes, contrairement à ce qui est habituellement présupposé, mais constitue plutôt une propriété des occurrences de verbes. Ainsi, un verbe comme *manger* n'est pas lexicalement déterminé comme étant transitif ou intransitif : il peut apparaître soit seul, soit accompagné d'un complément d'objet direct, mais il s'agit dans les deux cas d'une occurrence spécifique du même verbe. Cependant, abandonner la notion traditionnelle de valence implique de renoncer également à concevoir les compléments d'objet directs comme des compléments obligatoires pour les ramener au rang de compléments accessoires. A nouveau, je fais pleinement mienne cette hypothèse, à la suite de Borer (2005) et Pietroski (2007), et si les limites imposées par ce travail ne me permettent pas de discuter cette idée plus avant, je renvoie le lecteur au second chapitre de Bourmayan (2013), dans lequel je montre de manière détaillée que la distinction traditionnelle entre compléments accessoires et essentiels ne tient pas et que l'hypothèse selon laquelle les compléments d'objet directs constituent des compléments essentiels ne saurait donc être maintenue. Cette hypothèse entraîne cependant à son tour d'autres questions légitimes. Par exemple, si les compléments d'objet directs sont en effet des compléments accessoires, pourquoi ne pas pouvoir ajouter de complément d'objet direct à certains verbes comme *dormir* ou *rester* ? À l'inverse, pourquoi semble-t-il que certains verbes ne puissent pas apparaître sans complément d'objet direct ? A nouveau, je renvoie le lecteur vers Bourmayan (2013) pour une réponse détaillée à ces deux questions. Ainsi, dans le premier chapitre de ce travail, je montre que les contraintes pour qu'un verbe admette des compléments

d'objet directs sont d'ordre conceptuel, les compléments d'objet directs manifestant non seulement des caractéristiques syntaxiques spécifiques mais également une sémantique particulière qui n'est pas compatible avec tout concept verbal. Quant à la seconde question, je renvoie le lecteur au chapitre cinq de Bourmayan (2013), dans lequel je m'oppose à l'idée que certains verbes requièrent nécessairement un complément d'objet direct, et défends au contraire l'hypothèse que même s'il peut exister des routines lexicales, d'ailleurs elles-mêmes créées par les besoins communicationnels de la communauté linguistique, tout verbe acceptant les compléments d'objet directs peut être jugé acceptable sans complément d'objet direct pourvu qu'il soit placé dans un contexte adéquat. À partir de cette nouvelle analyse pragmatique des OII, fondée sur l'idée que la valence n'est pas contrainte lexicalement, toutes les caractéristiques spécifiques des OII peuvent être expliquées naturellement. Tout d'abord, nous avons vu que les OII ne peuvent pas prendre portée large sur les opérateurs de phrase, contrairement aux compléments d'objet directs explicites. Ainsi, une phrase comme (6) signifie nécessairement que Marie ne veut rien manger :

(6) Marie ne veut pas manger.

- 29 Or de même que l'analyse lexicale des OII expliquait ce phénomène par le fait que les OII sont partie intégrante de la valeur lexicale du verbe et ne peuvent donc s'autonomiser par rapport au reste de la signification du verbe, de même l'approche pragmatique explique l'apparition des OII par un phénomène de développement du contenu conceptuel du verbe : c'est parce que l'on maîtrise le concept exprimé par *manger* que l'on comprend que manger revient à manger *quelque chose*. Et dès lors que l'OII est dérivé inférentiellement de la signification littérale du verbe, il est pensé comme une entité constitutive de cette signification et ne peut donc être manipulé indépendamment. Ainsi, lorsqu'un opérateur de phrase comme la négation ou un verbe de modalité prend portée large sur le verbe, il est nécessairement interprété comme prenant également portée large sur l'OII. La seconde caractéristique des OII que nous avons identifiée correspondait à la capacité des verbes prenant un OII à servir d'antécédent à un verbe élidé recevant un complément d'objet direct explicite, comme en (7a) ou (8) :

(7) a. Antoine lit, (et) même de la linguistique.

(8) Bill a lu, mais Carole ne sait pas quoi.

- 30 Or à nouveau, ce fait ne pose pas de difficulté si l'on admet comme je l'ai proposé ci-dessus que les compléments d'objet directs ne sont pas des compléments essentiels mais des compléments accessoires, et que les verbes comme *manger* ou *lire* présentent donc non pas deux significations différentes dont l'une serait transitive et l'autre intransitive, mais une unique valeur lexicale correspondant à l'activité de manger pour le verbe éponyme et de lire pour le verbe *lire*, activité que l'on peut ou non choisir de se représenter avec un participant correspondant au patient. En effet, dans cette perspective, les verbes élidés en (7a) et (8) correspondent bien à un recopiage linguistique strict du verbe antécédent apparaissant dans la première partie de la phrase. Il s'avère simplement que le verbe antécédent ne reçoit pas de complément d'objet direct, et déclenche donc l'apparition pragmatique d'un OII, tandis que le verbe élidé se trouve recevoir un complément d'objet direct. Mais comme nous l'avons vu, il s'agit bien du même verbe, avec la même valeur lexicale dans les deux cas : le complément d'objet direct est en fait un complément accessoire qui peut ou non s'adjoindre au verbe mais n'est en aucun cas requis lexicalement. Enfin, nous avons vu

dans la première section de cet article que les OIIs se caractérisent par leur typicalité, au sens où ils sont naturellement interprétés comme des entités correspondant à des cibles typiques pour l'activité exprimée par le verbe. Ainsi, nous avons vu que Martí (2012) affirme que (3b) ne saurait être utilisé dans une situation où Jean est en train de manger son lit, parce qu'un lit n'est pas une entité typiquement mangée, et que de même, (4) ne serait pas utilisé adéquatement dans une situation où Jean est en train de lire le dictionnaire, parce qu'un dictionnaire n'est pas un objet que l'on lit typiquement, comme le serait un roman ou un magazine :

(3) b. Jean est en train de manger.

(4) Jean est en train de lire.

- 31 Je souscris à ces observations. Cependant, le point qui me semble ici à débattre concerne la cause de cette impossibilité. S'agit-il d'une impossibilité linguistique stricte, telle qu'il faudrait proscrire toute utilisation d'un verbe à OII pour référer à une situation où l'action exprimée par le verbe s'exerce sur une entité qui n'en est pas une cible typique ? C'est bien le point de vue défendu par Martí. Cependant, cette position ne me semble pas tenable, si l'on considère que l'énoncé en (16) est parfaitement recevable :

(16) J'aime la manière dont Jean plisse les yeux quand il lit.

- 32 En effet, dans cet énoncé, le locuteur fait précisément une remarque sur *toute situation où Jean lit*, y compris sur les situations où Jean lit le dictionnaire. On ne saurait affirmer donc que les OIIs correspondent *nécessairement* à des entités sur lesquelles l'action décrite par le verbe s'exerce typiquement. Cependant, il est vrai que les OIIs *tendent à être interprétés* comme des cibles typiques pour l'action décrite par le verbe, et que les verbes à OIIs sont plus volontiers employés pour décrire des situations où l'action correspondant au verbe s'exerce sur une entité typique, attendue. Mais c'est bien *d'usage* qu'il est question ici, et non de contrainte linguistique stricte. Ainsi, je défends l'idée que ce trait de typicalité qui caractérise les OIIs découle de contraintes pragmatiques, ou en d'autres termes de contraintes communicationnelles, et que le raisonnement qui mène à interpréter les OIIs comme des cibles typiques pour le verbe peut être reconstruit comme un raisonnement Gricéen (voir Grice 1975). Imaginons par exemple qu'un interlocuteur me dise que Jean est en train de manger. M'apercevant que celui-ci n'indique pas ce que Jean est précisément en train de manger, je me dis que si Jean était en train de manger quelque chose de très surprenant et d'inattendu, tel que son lit, et que le locuteur le savait, celui-ci me le dirait, puisque ce serait tout à fait informatif pour moi. Or s'il ne précise pas ce que Jean mange, c'est soit qu'il ne le sait pas précisément, soit qu'il le sait et ne juge pas utile de me le dire. Ainsi, dans l'hypothèse où le locuteur est suffisamment informé, j'en conclus que s'il ne m'a pas dit ce que Jean mangeait, c'est qu'il n'y a là rien qui serait pertinent et informatif pour moi : c'est donc que Jean mange quelque chose de banal et de tout à fait typique. Selon cette analyse, le trait de typicalité associé aux OIIs n'est donc rien d'autre qu'une information que l'on infère par défaut grâce à notre connaissance des règles conversationnelles, mais qui peut être tout aussi bien annulée, ou plutôt qui peut n'être pas dérivée, dans des contextes plus spécifiques comme (16) où il apparaît clairement que le locuteur a à l'esprit l'ensemble des entités possibles pour l'argument objet du verbe, et non pas seulement les plus typiques. Ainsi, contrairement aux analyses lexicales ou syntaxiques, l'approche pragmatique des OIIs permet de rendre compte de l'ensemble des caractéristiques de ces constituants, qu'il s'agisse de leurs propriétés de

portée, de leur comportement dans les structure elliptiques, ou de leur trait de typicalité.

## V. Conclusion

- 33 La question de la nature précise des constituants implicites, c'est-à-dire des constituants sémantiques présents dans l'interprétation d'une phrase donnée mais absents de sa forme de surface, a soulevé maints débats en linguistique. Dans cet article, je me suis focalisée sur un type spécifique de constituants implicites, les objets implicites indéfinis, ou OIIs. Après avoir examiné successivement l'hypothèse que ces constituants sont réalisés syntaxiquement puis l'hypothèse qu'ils sont fournis lexicalement, j'en suis venue à la conclusion que seule une analyse pragmatique des OIIs est en mesure de rendre compte de l'ensemble de leurs propriétés. En outre, j'ai défendu l'idée qu'il faut renoncer à la conception traditionnelle de la notion de transitivité et accepter que celle-ci n'est pas une propriété des types de verbes, ou en d'autres termes qu'elle n'est pas fixée lexicalement, mais consiste plutôt en une propriété des occurrences de verbes, en ce sens qu'un même verbe peut apparaître tantôt sans, tantôt avec un complément d'objet direct, comme pour n'importe quel autre complément accessoire. Cette approche ouvre ainsi la voie à une analyse unifiée des différents compléments implicites pour la recherche future.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Blanche-Benveniste C. (2007), « L'obligation de complément, le lexique et la catégorie grammaticale », in Fernandez-vest, J. (ed.), 81-90.
- Borer, H. (2005), *Structuring Sense*, Vol I & II, Oxford : Oxford University Press.
- Bourmayan (2013), *Les objets implicites en français : une approche pragmatique*, Thèse de doctorat.
- Bresnan, J. (1978), « A realistic transformational grammar », in Halle, M., Bresnan, J. and Miller, G. A. (eds.), 1-59.
- Chomsky, N. (1964), « Current Issues in Linguistic Theory », in Fodor, J. A. and Katz, J. J. (eds.), 50-118.
- Dowty, D. R. (1982), « Quantification and the Lexicon: a Reply to Fodor and Fodor », in Moorgat, M. et al. (eds.), 79-106.
- Dowty, D. (1989), « On the Semantic Content of the Notion of 'Thematic Role' », in Chierchia, G., Partee, H. P., and Turner, R. (eds.), 69-129.
- Fodor, J. A. & Fodor, J. D. (1980). « Functional Structure, Quantifiers, and Meaning Postulates », *Linguistic Inquiry*, 11 : 759-770.
- Gillon, B. (2012), « Implicit complements: a dilemma for model theoretic semantics », *Linguistics and Philosophy*, 35 : 313-359.

- Grice, H. P. (1975). « Logic and conversation », in Cole, P. and Morgan, J. (eds.), 41-59.
- Martí, L. (2012), « Implicit indefinite objects: grammar, not pragmatics », <http://ling.auf.net/lingbuzz/001317>.
- Noailly, M. (1998). « Les traces de l'actant objet dans l'emploi absolu », in Willems, D. and Melis, L. (eds.), 39-47.
- Parsons, T. (1995), « Thematic Relations and Arguments », *Linguistic Inquiry*, Vol. 26, 4 : 635-662.
- Pietroski, P. (2007), « Systematicity via Monadicity », *Croatian Journal of Philosophy*, Vol. 7, 3 : 343-374.
- Tasmowski-De Ryck, L. (1992), « Le verbe transitif sans complément », *Travaux de linguistique et de philologie*, 30 : 157-170.
- Tesniere, L. (1965), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris : Librairie Klincksieck.

## NOTES

1. Dans cet article, j'utilise l'expression d'*argument objet* pour désigner l'entité *sémantique* venant saturer les verbes *sémantiquement* transitifs et l'expression de *complément d'objet direct* pour désigner la réalisation *syntactique* d'un argument objet, venant ainsi saturer les verbes *syntactiquement* transitifs.
2. Pour une étude extrêmement fine de ces questions et un panorama très complet de la littérature sur ce champ, voir notamment Merchant (2012).
3. L'ellipse n'implique d'ailleurs pas toujours un recopiage phonologique strict, comme le montre par exemple l'énoncé en (1), emprunté à Merchant (2012) : (1) Jake a mangé le sandwich même si son ami lui a dit de ne pas.
4. Le terme *pragmatique* est donc utilisé ici en un sens large, désignant tout ce qui est obtenu par inférence à partir du contenu linguistique littéral et de nos connaissances conceptuelles ou de nos connaissances sur le monde, par opposition à ce qui est encodé dans la langue à un quelconque niveau, c'est-à-dire dans le lexique ou dans la syntaxe.

## RÉSUMÉS

Les objets implicites indéfinis : des entités de nature lexicale, syntaxique ou pragmatique ? Les objets implicites indéfinis (ou OIIs) sont des constituants *sémantiques* qui sont présents dans l'interprétation de la phrase et correspondent sur un plan *sémantique* à des arguments objets de valeur indéfinie, mais qui n'apparaissent pas dans la forme de surface de l'énoncé. La question de leur véritable nature linguistique a suscité maints débats dans la littérature. Dans cet article, j'examine tour à tour l'approche *syntactique*, selon laquelle les OIIs sont de véritables compléments d'objet direct, réalisés *syntactiquement* mais non *phonologiquement*, puis l'approche *lexicale* selon laquelle les OIIs sont fournis par l'entrée lexicale du verbe, et enfin l'approche *pragmatique*, selon laquelle les OIIs sont inférés *pragmatiquement* à partir de notre compréhension du concept exprimé par le verbe. Je montre que l'approche *syntactique* et l'approche *lexicale* achoppent toutes deux sur des difficultés précises, et que seule l'approche



pragmatique se révèle capable de rendre compte de l'ensemble des caractéristiques linguistiques des OII. En outre, l'analyse pragmatique que je propose se fonde de manière cruciale sur une conception renouvelée de la notion de valence, selon laquelle les compléments d'objet direct ne sont pas requis lexicalement, de sorte que les verbes acceptant à la fois les compléments d'objet direct et les OII ne sont pas polysémiques entre une valeur transitive et une valeur intransitive mais présentent une unique valeur lexicale.

Implicit indefinite objects: lexical, syntactic or pragmatic entities? Implicit indefinite objects (or IIOs) are semantic constituents that do feature in the interpretation of the sentence and correspond to object arguments with an indefinite value on a semantic level, but that do not feature in the surface form of the utterance. The question of their genuine linguistic nature has given rise to an important debate in the literature. In this paper, I examine in turn the syntactic approach, according to which IIOs are genuine, syntactically realized, direct objects, whose only specificity is to be phonologically null, the lexical approach, according to which IIOs are provided by the lexical entry of the verb, and finally the pragmatic approach, on which IIOs are pragmatically inferred on the basis of one's understanding of the concept expressed by the verb. I show that the syntactic approach and the lexical approach both encounter difficulties, and that only the pragmatic approach turns out being able to account for all the properties of IIOs. Crucially, the pragmatic analysis I offer is based on a new conception of valence, according to which direct objects are not lexically required, so that verbs that admit both direct objects and IIO are not polysemous between a transitive value and intransitive value but display a single lexical value.

## INDEX

**Mots-clés** : arguments implicites ; compléments d'objet direct ; valence ; transitivité ; portée sémantique ; ellipse ; typicalité ; inférence pragmatique.

**Keywords** : implicit arguments; direct objects; valence; transitivity; semantic scope; ellipsis; typicality; pragmatic inference.

## AUTEUR

**ANOUGH BOURMAYAN**

Institut Jean Nicod (EHESS – ENS – CNRS)